

Le promeneur

Depuis toujours, Antoine, la quarantaine, marche dans les rues tel un promeneur en quête de liberté.

En hiver, en été, il arpente les trottoirs, lentement le plus souvent, se laissant guider par la vue des maisons qui bordent les avenues, les jardins, tout ce qui fait la cité d'hier, d'aujourd'hui et celle de demain.

Il ne connaît pas meilleure activité pour se changer les idées, refouler les pensées négatives et se laisser porter par un monde différent du sien.

La promenade, c'est comme un petit voyage en miniature. Il sort pour se guérir du cafard ou tout simplement pour voir autre chose que ses quatre murs.

Il faut être attentif à ce qui se produit en ville, aux autos, aux vélos, aux autres marcheurs. Il évacue ainsi ses pensées du moment, il se concentre sur autre chose.

Il aime la ville depuis toujours et l'arpente dès que ses activités le lui permettent. Est-il un ours préférant les marches solitaires aux randonnées à plusieurs ? Sans doute mais peu

importe les opinions d'autrui sur son compte !

Il marche pour lui-même en toute simplicité, en toute quiétude ce qui ne l'empêche pas de réfléchir, de rêver, de philosopher un peu parfois, de se distraire ou de se laisser surprendre.

Il songe parfois à ceux qui, privés de liberté doivent faire contre mauvaise fortune bon cœur, à ces malades hospitalisés, à ces handicapés qui n'ont plus la maîtrise de leur corps, à ces défigurés qui n'osent mettre le nez dehors, ou encore aux prisonniers retenus par leurs quatre murs de béton.

La vieillesse, la maladie, la fatigue interdisent souvent à ceux qui le voudraient tant la promenade au jardin public, la petite marche salutaire d'un lieu à un autre, le mouvement du corps.

Ainsi, mesure-t-il le bonheur qui est sien de pouvoir être maître de ses désirs.

Il sort comme bon lui semble à n'importe quelle heure et sous n'importe quel ciel.

Les marcheurs se rendent-ils compte au moins du bonheur qu'ils ont à pouvoir réaliser leurs désirs ?

Pour sa part, lorsqu'il s'en revient d'une de ces balades plus ou moins longues à travers ville, il se sent mieux, en forme et ses idées sont autres. Il relativise davantage les éventuels soucis, il n'en fait pas tout un drame. La marche l'a sauvé et elle en sauvera plus d'un lui semble-t-il.

Quand l'envie lui prend, il sort de son fauteuil confortable, prend une veste et part faire un tour, se réjouissant à l'avance de quitter un peu cet immeuble dont il connaît ou croit connaître les moindres recoins. Il quitte étage et ascenseur.

La concierge, comme celles qui l'ont précédée, est habituée depuis longtemps à ses escapades parfois incontrôlées. Elle le regarde faire avec un petit sourire en coin.

Il a la chance de vivre dans un quartier relativement paisible où les rixes sont rares, où les insultes également car beaucoup de retraités y ont acquis leur bien il y a longtemps. Ce ne sont point eux qui font des histoires mais plutôt les quelques jeunes qui pétaradent parfois avec leurs engins à moteur. Ils ne restent jamais au même endroit fort longtemps et on les voit s'envoler comme des moineaux.

Sa résidence, rare immeuble au milieu de nombreux pavillons de toute époque, est calme en journée avec des retraités paisibles ou des jeunes couples qui travaillent.

Le soir, ça remue davantage mais les enfants se couchent assez tôt car ils sont jeunes et vont à l'école le lendemain.

Son appartement est plutôt coquet et bien meublé, confortable assez.

Il aime ce salon où il s'assied pour fumer un bon cigare et écouter un vieux disque qui n'est plus à la mode depuis longtemps. Il ne manque de rien et surtout pas de l'essentiel : la pleine liberté.

Et il jouit du plaisir de pouvoir vivre comme bon lui semble à n'importe quelle heure de la journée et de la nuit. Nul censeur pour lui dire ce qu'il doit faire. Serait-ce un peu le début d'un certain bonheur ?

Il ouvre la fenêtre : La ville lui tend les bras et semble dire : viens !

Le ciel est bleu et il fait plutôt bon ce matin. Nous sommes au printemps.

Le soleil léger a mis des couleur ocre sur le pavillon au toit pointu d'en face qui semble avoir rajeuni comme par

miracle. Un rideau vient de bouger, une femme secoue un balai au balcon. Des volets s'entrouvrent lentement. Et voici que le camion des poubelles passe dans le quartier.

Il se sent léger. Il vient de terminer son café et ses tartines de confiture.

Il salue de la main la voisine qui part travailler d'un pas alerte.

Il n'envie pas ceux qui ont préféré demeurer au lit une bonne partie de la matinée et qui se privent du beau spectacle du monde vivant.

La grasse matinée l'effraie plutôt.

Il fait bon dehors mais un peu frais cependant ; heureusement qu'il n'a pas oublié une petite laine. Il marche sur le trottoir bordé de marronniers aux teintes magnifiques du printemps. Un chat traverse la rue, quelques marcheurs partant pour le travail ou en direction de la boulangerie pour les petites viennoiseries appétissantes du matin.

Il prend le temps de regarder la rue et les pavillons, la plupart en meulière, les autres plus récents.

Il détaille au maximum, il observe comme avec une loupe ce qui fait à son sens le sel de la ville, cette chose qui est

là et que le commun des mortels ne voit peut-être pas car il a mieux à faire.

Il ne pense pas perdre son temps à cette activité. Le peintre, l'artiste recherche lui-même chaque élément qui figurera dans sa composition à venir, il est peut-être dans l'excès d'observation mais c'est sa grande sensibilité qui parle.

L'écrivain ou le poète même se nourrit de détails parfois insignifiants et sans intérêt pour le promeneur de base.

Il ne croit pas cela futile même s'il n'est pas artiste.

S'il avait eu la force physique pour l'entretenir, peut-être aurait-il acheté une maison plutôt qu'un appartement.

Qui nous dira le charme intense du pavillon de banlieue, ce petit havre de paix planté loin de la ville centrale mais pas suffisamment pour se perdre ?

Le pavillon est une maison au toit pointu et à la pierre meulière lui donnant parfois un petit air désuet.

Et ces volets en fer rouge ou vert qui se replient et se déplient suivant l'heure de la journée.

Voyez le jardinet qui entoure le pavillon. Il est simple, sans recherche

mais agréable pour s'y poser et se reposer après une semaine dans les transports urbains.

Et cette grille en fer forgé qui clôt le petit bonheur.

Le pavillon au toit pointu est arrangé avec goût pour que les amis et la famille s'y sentent bien, à l'aise.

Le soleil n'y est jamais trop fort et l'aventure mesurée. On le connaît par cœur : de la cave au grenier.

Le pavillon est un petit trésor perdu dans la végétation soumise. Il fait campagne car on s'y évade.

Voyez son intérieur, le salon délicat aux moulures apparentes, ses vieilles cheminées, ce petit corridor pour patienter et son miroir pour vous y contempler. Voyez la cuisine gourmande où l'on prépare de fameux repas, cet escalier pour l'étage où apparaissent les chambres et la salle de bain.

Le pavillon de banlieue, petit Eden préservé qui le fait un peu rêver.

Pourtant, on y ressent quelquefois comme une défense à l'accueil.

Ce sont des murets qui garantissent d'éventuelles intrusions voire des attaques.

Devant ces barrières, ces grillages entre trottoir et maison, le promeneur reste dehors comme un individu mal venu, un intrus. Les voisins ne font confiance qu'à leurs voisins. Et encore.

Des petits roquets ou de gros chiens hargneux et dangereux sont un rempart à tous les éventuels curieux que l'on rejette parfois impitoyablement.

Le quartier aux pavillons est sympathique en lui-même avec ses maisons souriantes et coquettes, ses fleurs aux jolis coloris, aux bosquets avenants. L'habitat est aimable.

Mais les habitants ne le sont pas toujours... Et ils aboient, ils montrent les dents : « que faites-vous ici, c'est une propriété ! »

Qui n'a jamais rêvé clôtures éventrées, portes définitivement ouvertes aux quatre vents, portes ouvertes sur la liberté, sur la jeunesse envolée ?

Pourquoi tant de cloisonnement, de portiques aux caméras dans ces résidences pourtant si agréables ?

Par vengeance peut-être, par insolence, la rouille a posé sa main sur les grilles de la ville, attaquant le fer avec opiniâtreté et violence comme toute tâche de vieillesse qu'on ne peut ôter. Elle a fait son travail lent de

décomposition de la grille, jadis en bon état.

Elle est le cheveu blanc qui se pose sur toute chose métallique.

Ce qui fut autrefois magnifique vieillit de façon inéluctable.

La rouille est un poison lent, ennemi de la jeunesse.

Tant de grilles attaquées par cette plaie tombent en épave et finissent, décharnées, par disparaître faute d'entretien.

Rouille la maudite a étendu son empire sur la ferraille comme sur les vieilles autos antédiluviennes qui parfois circulent encore parmi les rues ou pourrissent sur les trottoirs ou les jardins.

Rouille, ennemi du bonheur.

Il faudrait l'ôter, froter, l'éliminer et repeindre aux couleurs de printemps ce qu'elle a attaqué.

Pas toujours le temps ni l'argent pour le faire.

La rouille, Antoine n'y songe pas. Il est encore jeune.

Sur le trottoir, son œil vient de se poser sur ce petit objet urbain banal qu'on ne voit plus :

Le réverbère. Tel un machin tout long posé sur le trottoir de la rue, il est une miniature à l'échelle de la ville. On le remarque à peine.

Et cependant, son importance est capitale.

Il s'allonge, tendu vers le ciel comme un échelas.

Regardez-le ! Il s'éclaire la nuit pour vous diriger plus facilement et pour ajouter de jolies couleurs à la ville, donnant le change aux feux rouges et aux feux des autos et des bicyclettes.

C'est un beau réverbère dans une ville la nuit devant de calmes bâtiments éteints. Témoin muet des petites affaires tantôt louches, tantôt honnêtes et des amoureux qui se racontent des mots précieux pour se passer le temps.

Métallique, il ne fait pas de sentiment et il n'a pas de cœur battant la chamade mais sa présence rassure le poivrot esseulé ou le couple désœuvré qui s'avance dans la nuit.

Rempart aux agressions nocturnes et à l'angoisse de ce noir intense qui fait peur, sa silhouette mince et longiligne lui donne fière allure sous la clarté de la lune qui surveille jalousement chacun et chacune. Il est un peu le phare, la bouée, la petite boussole urbaine pour les passants ou les autos égarés dans la cité.

De quelle couleur est-il ? Qu'importe ! Il est de la couleur de la ville, des hommes qui s'y trouvent.

Tantôt neutre dans ses habits marron, vert foncé ou bleu marine, il peut être rouge ou bien violet ou encore jaune ou blanc ou de n'importe quelle autre couleur.

Et pourquoi pas rose, mauve ou de la couleur de l'arc en ciel ?

Aluminium, moderne, il manque un peu de personnalité en dépit de ses performances contemporaines.

Econome ou dépensier en luminosité, il éclaire la place par sa douce chaleur, sa retenue. Levez les yeux vers la source lumineuse !

Il vous protège du froid et des ténèbres qui vous enlissent dans la peur.

Jadis, les réverbères étaient souvent piqués par ci par là par une rouille tenace et inesthétique.

Subissant les outrages du temps car exposés aux intempéries, leur couleur d'origine se teintait en rouge orangé, des cloques inélégantes et disparates apparaissaient et des boursoufflures.

Parfois même de gros trous dévoraient la ferraille avec avidité rendant l'ensemble fragile. Il s'en serait fallu de peu que le réverbère ne s'écroule comme une vieille tige antédiluvienne.

Les traitements et la technique actuels ont permis de réaliser des produits sûrs et robustes, tenaces face aux outrages du temps.

Où sont passés les réverbères d'antan qui pourrissaient sous la pluie ou la neige inhospitalières ? Ils se veulent aujourd'hui inoxydables et prêts à affronter le XXIème siècle avec vaillance.

Les villes remplacent peu à peu leurs vieux délabrés candélabres par de plus beaux spécimens inaltérables.

Parfois, il est une rencontre entre une plaque nommant une rue et un réverbère.

Cette plaque indicative et nominative est accrochée sur ce pilier qui lui sert de support. La plaque est généralement bleu roi et les lettres nommant la rue sont blanches ou de couleur claire vive pour qu'elles soient vues de loin.

Les plaques ne rouillent plus, les candélabres ne sont plus attaqués par ce mal qu'est l'humidité.

Antoine est très attentif à ces réverbères qui peuplent la ville et il les remarque aussi bien le jour que la nuit. Ils sont la petite bougie de la cité, la petite étincelle d'espérance d'un lendemain meilleur dans un monde monotone et lourd.

Si l'on supprimait les réverbères d'une ville, il lui manquerait un je ne sais quoi de précieux et d'élégant.

Ce serait une ville éteinte, en sommeil, abandonnée, une ville d'un autre temps : la ville moyenâgeuse dans

laquelle on ne s'aventure pas ou bien qu'avec prudence.

Avez-vous vu où se trouve Antoine, l'avenue rapiécée de pansements si nombreux que les dos d'âne sont inutiles ?

La rue a vécu et d'année en année, les fissures, les craquelures et les éclatements ont pris le pas sur un goudron magnifiquement jeune et immaculé.

Telles des traces indélébiles de vieillesse, les fissures gardent le souvenir des aléas de la nature : Hivers, étés, froid, humidité, chaleur, neige, vents...

Et un jour, c'est au lifting complet qu'aura droit l'avenue rapiécée.

Les pelleteuses racleront alors les boursouflures et supprimeront entièrement la première peau de la route lui laissant une couche de terre et de sable.

Elle est nue, elle a froid. C'est pour son bien disent les ingénieurs ou peut-être pour le nôtre...

Et un goudron nouveau, entier, tout bleu, grandiose y fleurira bientôt par-dessus comme une renaissance.

Aura-t-il droit aussi Antoine de renaître dans un autre corps après sa disparition, lui qui est déjà au mitan de la vie ?

Au centre-ville où il arrive alors, voici la mairie ou plutôt l'hôtel de ville dans ses habits de petit château blanc. Maison bourgeoise du siècle passé aux volets bleu clair et aux rambardes noires, elle a un charme un peu désuet mais représente avec élégance la commune.

C'est un décor fabuleux pour de jeunes mariés. Aux fenêtres, des géraniums dans des barquettes agrémentent la demeure.

Un homme en costume vient d'en sortir. Serait-ce le maire ou un adjoint ?

La mairie, solide bâtisse, représente la ville et son importance. Aussi, est-elle entretenue jalousement par des employés soucieux de son bien-être.

Le parc de la mairie où se rend souvent Antoine est un lieu magnifique d'une grande étendue, sur plusieurs hectares, qui compte de nombreuses essences d'arbres, de fleurs aux diverses variétés, de superbes pelouses impeccablement entretenues par des jets d'eau continus l'été, de nombreux bancs, entrecoupés de chemins saupoudrés de graviers ou en ciment voire en goudron sur lesquels

s'avancent les promeneurs de tous les âges.

On y entre par une imposante grille en fer forgé de couleur sombre. Le parc est entouré d'un long mur de pierres meulière qui ajoute une certaine solennité et un charme au lieu.

Ce parc à ses adeptes qui s'y rendent en toute saison pour profiter de sa flore et de sa faune sauvage. De jolis spécimens d'oiseaux l'agrémentent pour la joie de tous, des plus petits aux plus grands.

Les oiseaux volent d'arbre en arbre, font leurs nids ; leurs cris font un peu oublier que le jardin se trouve en pleine ville. C'est un monde enchanté d'avant l'urbanisme de ce siècle. Les oiseaux et leurs petits sont les maîtres des lieux.

Moineaux, mésanges, tourterelles ou pigeons ont des battements d'ailes qui sont une invitation permanente au voyage et à la douceur de vivre.

Si l'on prête un peu attention, on verra peut-être quelques perruches ayant élu domicile dans le parc. Promeneurs, soyez bien attentifs aux volatiles enchanteurs !

Il existe un bassin désaffecté entouré de colonnes et de statues anciennes qui

donne une petite touche antique grecque et poétique au lieu.

Plus loin, un vieux kiosque à musique est entouré par une végétation luxuriante et du lierre qui s'y agrippe.

Une petite maisonnette en brique rouge un peu vieillotte sert d'abri aux outils du jardinier.

On peut s'y abriter quand tombe la pluie grâce à l'avancée importante.

Un petit étang, une eau dormante, est le repaire de ceux qui veulent rêvasser un peu, tranquillement allongés sur l'herbe, un livre en main.

Canards et cygnes barbotent quelque peu dans le plan d'eau pas trop en vue des promeneurs qui leur jettent néanmoins du pain lorsqu'ils les aperçoivent.

Une petite cabane en bois peint leur sert d'abri.

Jadis, le gardien du parc municipal se déplaçait à vélomoteur pour assurer la surveillance des allées. Par souci d'écologie, il a été décidé que le gardiennage s'effectuerait désormais à vélo.

Vêtu solennellement d'une casquette et d'un uniforme bleu sombre, l'actuel gardien est un homme rondet et sympathique qui renseigne parfois le

promeneur sur ces éventuelles questions.

Les jardiniers entretiennent régulièrement le point végétal l'agrémentant aussi de décors attrayants au fil des saisons.

Une chanteuse étonnante vient parfois répéter dans ce poumon vert de la ville donnant un petit concert improvisé de sa voix gravement mélodieuse qui s'accorde aux chants des oiseaux. Souvent dans l'année, on y monte un podium et des gradins pour y donner plusieurs concerts à l'air libre où de nombreux visiteurs se bousculent pour écouter la musique.

Les jeunes y parlent d'amour et s'embrassent sans vergogne sous les yeux des passants parfois guindés et pas toujours conciliants et bienveillants. Sans doute les jalouset-ils un peu...

Adeptes du parc est cette vieille dame blanche qui s'y rend aussi pour y passer un moment loin de son appartement où fourmillent tant de souvenirs de sa vie passée du temps où elle vivait avec son époux.

Seule, très seule, elle s'assied sur un banc et regarde les oiseaux et les fleurs,

un peu ailleurs. Elle offre quelques miettes aux volatiles et se figure un peu naïvement qu'ils viennent pour ses beaux yeux. Mais nous savons tous que les oiseaux comme les humains sont rarement désintéressés.

La femme a le regard un peu triste.

Son avenir se perd au lointain, vague. Elle perd un peu la tête et se désespère de n'aller mieux.

Rien de tel avec cet enfant comme jailli de nulle part fonçant sur son vélo, un peu hirsute et criant à pleins poumons, heureux de vivre dans une relative liberté. Comme Antoine l'envie ! Il ne sait rien de son futur. Il ne connaît pas la vie.

Il n'y a que la statue du parc qui reste de marbre, qui ne vieillit pas, qui conserve gravement son aspect net. Antoine la regarde parfois, cette jolie femme, et il se prend à rêvasser, assis sur un banc de pierre.

Elle ne parle pas, cette statue. Elle n'est pas malade, malgré le froid. Elle attend dans son parc public, silencieuse, stoïque, guindée et debout.

Elle est belle sans effort et le sera demain encore.

Elle abrite parfois des oiseaux.

Des animaux microscopiques en font l'ascension.

Si le temps ternit bien-sûr un peu son corps, l'effrite, le tourmente, elle sait qu'elle sera un jour ou l'autre ravalée, arrangée, liftée par de précieux restaurateurs des monuments.

Dans trente ans ou cent, elle sera la même. Immuable. Elle a la jeunesse éternelle et l'immortalité muette.

Elle ne se plaint pas, ne s'échappe pas. Elle rayonne sous le soleil du printemps ou sous la franche chaleur de l'été.

Elle assiste aux confidences des uns et des autres. On la loue parfois et on l'oublie bien vite. Elle agrmente.

Permanente mais fugitive, elle est éphémère construction aux yeux des passants.

Elle habille le jardin et son regard sans vie nous fait un clin d'œil, nous, le citadin mortel et pressé qui ne faisons que passer.

Il est vert ou gris ou sale, en bois ou en tôle ce banc si pratique sur lequel s'assoient les fatigués ou ceux qui veulent jouir d'un instant de pause après la marche.

Petit matériel en bois auquel nul ne songe guère, il accueille les impotents, les ventripotents et tous les autres pour une halte ou un moment de discussion. Qui aime se promener le rencontre un jour ou l'autre et même le pauvre homme qui fait la manche.

Il n'a pas d'a priori. Il accueille aussi bien le riche que le voyou, le pauvre hère que la grande bourgeoisie à bijoux.

Un peu plus vieux quelques mois plus tard après les aléas de la pluie et du soleil. Un jour, le voici remplacé par un autre banc plus neuf et plus moderne qui accueille à son tour d'autres voyageurs.

Sur un banc du parc, sont assises des personnes d'âge mûr un peu bruyantes et qui sont en contraste avec la calme statue.

Elles discutent de leur vie, de politique avec passion, ricanent ou râlent avec une légère pointe de grossièreté.

Sur un autre banc est assise une jeune femme au visage charmant.

Antoine est saisi, fébrile comme toujours lorsque lui apparaît soudainement la beauté sans y avoir seulement songé.

Elle n'est pas une statue. Elle semble perdue dans ses pensées puis elle relève la tête brusquement.

Son regard rencontre celui d'Antoine.

Il rougit et tremble un peu. Elle a les cheveux blonds, le teint pâle, on dirait un peu un ange éblouissant. Sa beauté est assez extraordinaire.

Elle est le réverbère qui éclaire un peu le monde. Elle vient de l'éclairer.

Antoine détourne le regard, gêné.

Les habitués de l'autre banc ne s'intéressent pas à sa présence. L'ont-ils seulement remarquée ?

Les gens vivent dans leur monde parallèle à celui des autres.

Antoine se promène un peu dans le parc et s'en revient. La jeune femme a disparu du banc mais les autres personnes sont restées sur le leur, plus calmes désormais.

Antoine ne revoit pas la jeune femme dans le parc.

Il retourne à pied chez lui songeant à cette vision étonnante et détonante.

Le soir, il est un peu troublé. Il dîne par habitude sans grand plaisir, sans faim et il dort assez mal malgré l'exercice physique.

Le lendemain, il vaque à ses occupations habituelles. Il trie des

papiers, il fait un peu de ménage, il lit et il prépare son repas.

La radio lui tient compagnie comme toujours.

Il retourne au parc.

La jeune femme est assise sur le même banc comme hier, occupée à la lecture d'un livre.

Il s'approche d'elle sans se faire voir.

Il est étonnant qu'une si belle fille dans la fleur de l'âge soit seule sans le moindre jeune homme à ses côtés, à l'heure de l'éveil du désir.

Point d'Apollon en ce lieu exquis, de copain de son âge, de jouvenceau.

Il est absent ou n'existe pas encore.

Cependant, bientôt Antoine voit arriver un petit groupe de jeunes venant la saluer fraternellement.

Garçons et filles au physique quelconque la sortent bien vite de sa lecture.

Quant à elle, elle domine par sa beauté et sa grâce exquise infinie. Elle parle peu.

Les autres rigolent, jurent un peu, c'est de leur âge et c'est assez normal.

Il faut que jeunesse se passe.

La belle est un être à part qui ne peut être séduite par un de ces jeunes gens un peu grossiers qui tente de se faire remarquer.

Elle n'est pas apprivoisable par le premier venu qui attirera son regard bleu limpide.

Derrière un bosquet, un peu caché, Antoine observe la scène avec un certain intérêt. Des passants arrivent, il prend un air désinvolte.

Voici que les jeunes se mettent à boire de la bière et à fumer des cigarettes.

La jeune femme est-elle si bien que cela pour trainer avec une bande de jeunes déleurés ?

L'un d'eux crache par terre, professe deux ou trois jurons et termine sa bière.

Parfois, on juge à tort la beauté d'un être et l'on se figure que celle-ci est le reflet fidèle de son apparence.

Gracieuse et douce, on l'imagine volontiers gentille, serviable et agréable.

Ne peut-il pas se cacher derrière des visages en apparence innocents la fourberie, l'hypocrisie, la méchanceté ?

De même, la laideronne n'est-elle pas parfois généreuse et d'une bonté inouïe ?

Antoine est pris au piège par la beauté irréaliste d'une jeune femme dont il ne connaît point les mœurs.

Passent un vieux couple hors du temps, indifférent, ailleurs.

Bientôt, les jeunes quittent le banc pour se promener dans le parc.

Muni d'un appareil, ils vont faire quelques photos prenant diverses poses plus ou moins élégantes ou familières devant tel ou tel paysage.

L'un d'eux détale dans la direction d'Antoine le frôlant sans même l'apercevoir.

Antoine vient de voir la jeune femme et ses amis au marché de la ville faisant la queue pour quelques fruits.

Il se demande parfois la raison pour laquelle ils sont là. Sont-ils des touristes ? A quel hôtel éventuel sont-ils descendus ?

Au parc de la mairie, il rencontre la vieille dame assise sur son banc.

Elle lui adresse un sourire avenant auquel il répond aussitôt.

Ils parlent un peu de choses sans importance :

-Beau temps pour profiter du parc madame.

-Oh ! oui monsieur. Les arbres nouveaux viennent de naître ainsi que les fleurs. Tout est magnifique.

J'aime beaucoup ce renouvellement, la jeunesse.

-Après l'hiver, ça fait du bien.

-A qui le dites-vous ? Je boite, je ne suis plus comme avant mais tout ça me met du baume au cœur. Je me sens moins vieille.

Vous êtes encore jeune vous, monsieur.

-Non madame, on ne peut pas vraiment dire cela. J'en ai connu des hivers et des printemps. J'ai quarante ans.

Si je pouvais perdre des années.

-Vous regrettez votre prime jeunesse alors que vous êtes encore dans la fleur de l'âge. Qu'est-ce que je devrais dire, moi ?

-Ce n'est pas pareil madame.

-J'ai été jolie autrefois, vous savez mais il faut se faire à l'idée que la beauté ne dure pas ni la jeunesse. Tout se perd.

On fait avec. On accepte car c'est la loi de la nature. Je ne plais plus aux hommes depuis belle lurette mais les oiseaux m'acceptent comme je suis.

Antoine évoque à tout hasard les jeunes gens rencontrés récemment dans le parc.

« Ils sont heureux » dit-elle.

Et elle ajoute :

-Vous savez ces petits jeunes qui sont là, eh bien il faut qu'ils profitent de ce moment, comment dirai-je de grâce. Un jour, ils seront vieux et tout sera fichu.

Puis elle chantonne « Cueille ta jeunesse » d'une petite voix fluette.

La jeune femme est-elle bon élève comme sa physionomie semblerait le faire croire ou bien dissipée, paresseuse ? Dans quel monde vit-elle là-bas dans le pays qu'Antoine ne connaît pas ?

Contre toute attente, la vieille dame l'informe qu'ils sont descendus dans un petit hôtel de la ville qu'il connaît de renom.

Le lieu est tout simple sans aucun luxe.

La demeure est située dans une avenue assez fréquentée. C'est un bâtiment au

crépi clair et aux fenêtres agrémentées de géraniums dans de grandes barquettes. Les chambres sont peu nombreuses.

La résidence est fréquentée par des voyageurs sans lendemain, des jeunes aux faibles moyens financiers, des marginaux.

On peut y déjeuner mais il n'y a qu'un seul plat du jour à l'affiche.

L'hôtel s'ouvre sur un aimable jardinet agrémentant le lieu.

Antoine s'éveille au petit matin lorsque tout le monde dort encore. Belle journée en perspective !

Ses pas le conduisent dans le vieux quartier de la ville. Il regarde les vieux immeubles grisâtres.

Et voici qu'apparaît un des membres du groupe puis la jeune femme qui n'est jamais bien loin. Ils sont assis à même le sol sur un trottoir, en pleine discussion.

Antoine traverse la rue devant eux croisant le regard sérieux de la fille.

Elle doit le considérer comme un homme appartenant au groupe des « vieux ».

Elle ne se retourne pas se rendant au hasard au cimetière. Il ouvre la grille.

C'est un lieu calme et paisible où sont les tombes de ceux qui ont quitté le monde. La mémoire de la Terre est à ses pieds. Il observe quelques vieux arbres décorant le lieu.

Un chat traverse les tombes comme sorti de nulle part. Image fugace.

Nous finirons tous un jour ou l'autre parmi ce dédale de pierres, ce labyrinthe étonnant où le gris domine. Les jeunes et les vieux.

Antoine sort du cimetière.

La troupe a disparu comme un vol de moineaux. Il la retrouve à un bar un peu plus loin, en train de consommer des bières. Eclats de rire et voix de jeunes en pleine santé.

L'amour qu'il porte à son image est sans faille, sans lézarde. Sa beauté l'envoute et le détruit peut-être.

Est-elle encore un être fait de chair et de sang ? Son cœur bat la chamade lorsqu'elle paraît et il ne peut détacher son regard du sien comme un aimant.

Pourquoi est-il tombé dans ce piège ensorceleur ? Il se sentait mieux auparavant sans objet de convoitise, sans visage à désirer.

Ses journées semblent fades lorsqu'il songe à la fille dans cette ville qu'il connaît bien.

Il pleut ce jour et la perspective de prendre l'air ne le tente guère.

De gros nuages noirs dans le ciel n'offrent pas le moindre espoir de quelque embellie pour la journée.

Antoine hésite à sortir.

Et si la fille disparaissait à tout jamais sans qu'il n'ait pu la revoir une dernière fois, croiser son regard ?

Divers sentiments se bousculent dans sa tête.

Il est partagé entre l'envie de demeurer au sec à l'intérieur et celle de faire sa promenade quotidienne et apercevoir son rayon de soleil.

Il ne sait rien d'elle ou si peu.

Si le temps se gâte, n'en profitera-t-elle pas pour quitter les lieux et rejoindre une région plus clémente ?

Finalement, il demeure à la maison mais le regrette amèrement toute la journée malgré la pluie qui n'a cessé de redoubler et qui n'éclaire pas l'horizon. Il se sent seul, allume un cigare et procède à quelques rangements.

Il n'est pas sorti le jour suivant.

Le temps est aussi détestable.

Il en profite pour lire un peu et cuisiner quelques plats. Il songe à la jeune femme et à son emprise sur lui.

Sa beauté est éphémère, non éternelle.

Elle vieillira comme tous car c'est la règle immuable en ce bas monde. Elle est jolie, tendre et désirable. Mais le temps assassin se charge de punir peut-être encore plus durement, plus insidieusement celles que la nature a gâtés fortement.

De fleur d'une infinie beauté, elle ne sera plus que la tige et enfin le brin sec qui casse sous les doigts, sous le poids de l'hiver glacial.

Antoine marche en ville. Peu de promeneurs ce jour-là si ce n'est quelques visages habituels déjà vus. Des personnes ayant vécu, aux tempes blanches, aux corps parfois fragiles, à la démarche chancelante aidées d'une canne.

Il y a de plus en plus de gens âgés de nos jours. La population vieillit de façon inéluctable. La jeunesse se fait plus rare et on la remarque davantage lorsqu'elle arpente les chemins.

Un jour, il sera un vieux fourbu déambulant avec difficulté. Leur état le ramène à sa condition plus proche de la leur que de sa jeunesse fort lointaine.

Il arrive devant l'entrée de l'école primaire. C'est la récréation !

Au loin, on entend très bien les éclats de voix des enfants qui jouent et profitent de leur jeune temps.

Comme eux, il fut tour à tour chevalier, footballeur professionnel et il se plaisait à faire rouler quelques miniatures sur les trottoirs de l'école.

Comme eux, il s'est souvent battu avec une bande, il a insulté des camarades, avec férocité.

Comme eux, il a joué aux billes, il a pleuré parfois ou il a ri aux éclats.

Il fut tantôt cancre ou travailleur pour s'attirer les bonnes grâces de la maîtresse.

Il a souvent au cours de sa vie regretté ce temps passé où le bonheur de n'avoir pas de responsabilités n'a pas de prix.

Ce soir, il contemple les meubles qui garnissent son appartement. Ils n'ont pas beaucoup changé. Le temps ne les atteint guère.

Ces objets ont été les témoins de sa vie de célibataire. Il ne s'en est jamais séparé.

Ils demeurent à la différence des personnes qui ont défilé dans sa vie et qu'il n'a pas forcément su retenir.

Il fume un peu, son moral en a pris un coup.

Alors qu'il se trouve à la fenêtre de son appartement, il vient brusquement de voir passer la fille et ses accompagnateurs.

La jeune femme est donc toujours présente en ville à son grand soulagement.

Il se sent d'humeur badine et se met à siffler un petit air joyeux.

Aujourd'hui, son appartement a changé de forme.

Antoine n'a pas vu la fille ce jour. Il y a bien des jours où sa présence était inexistante et cependant, il a comme un étonnant pressentiment. Il ne s'est pas rendu au parc en début d'après-midi puis a parcouru la ville sans la voir elle et sa bande. Il songe à la jeune femme toute la soirée. Il ne peut fixer son attention sur autre chose que sur son souvenir. Il la revoit assise sur le

banc seule puis dans la ville, accompagnée de ses amis.

Le lendemain, il retourne en ville et les jours suivants. Nulle marque de sa présence.

Au parc, il s'assied sur le banc où il l'avait vue pour la première fois, fille lumineuse, solaire dont il avait tant admiré la beauté délicate.

Il n'y a personne alentour. Sans doute ne la reverra t-il pas.

Il n'entend pas les voix des jeunes ni les rires. Il n'y a que le paysage tant de fois vu, un léger vent qui le décoiffe un peu. Il se sent seul et bien mélancolique tout d'un coup. A quoi cela sert-il de s'attacher ?

Antoine retourne à la maison.

Il ne revoit pas la belle les jours suivants malgré ses recherches.

Ce n'était qu'un feu de paille, une lueur dans un monde gris. Il ne lui a jamais parlé, à peine regardé.

Antoine a aimé son visage et ses yeux clairs sans qu'elle le sache, il a épié une part de sa vie et savouré quelques miettes de sa beauté évaporée. Il ignore son prénom, ne sait d'où elle venait. Elle lui manque. Son absence a mis un voile sur ses jours plus gris qu'autrefois.

Voici que le parc est animé. C'est la fête. Il y a des enfants, des adultes et des grands parents. Les gens crient, rient, gesticulent et se parlent.

Il regarde le banc sur lequel était assise la fille.

Elle a disparu.

Il conservera en mémoire le souvenir incessant d'une fille d'une beauté extraordinaire dans la fleur de l'âge.

Elle ne vieillira pas, conservera les formes d'un visage parfait, symétrique, semblable à une statue qui ne s'altère pas.

Olivier Briat